

Les sources théologique du concept d'histoire

Le temps peut être représenté par une ligne, avec un « milieu », le *présent*. Ce qui se trouve à la gauche de ce milieu est en « arrière », c'est le *passé* et ce qui se trouve à la droite de ce milieu est en « avant », c'est *l'avenir*. Nous venons d'un passé, qui nous donne un héritage et des racines et nous nous dirigeons *vers* un avenir, pour lequel nous avons une *responsabilité*, en particulier face aux nouveaux défis qui surviennent et qui exigent de nous de *nouvelles réponses*. Bien qu'il puisse y avoir de mauvaises décisions et des erreurs, le *changement*, par rapport aux façons de faire anciennes *et donc dépassées*, est perçu en lui-même comme quelque chose de positif.

Cette conception du temps est celle de l'homme occidental contemporain. Ce dernier est intimement persuadé que c'est la seule perception possible du temps, ou, du moins, valable, les autres compréhensions du temps étant *dépassées*. Naïvement, il pense que toute la planète partage son opinion. Les conceptions cycliques du temps encore très vivantes en Extrême-Orient lui sont parfaitement inconnues dans leur teneur et leur logique. Il n'est pas conscient que les Juifs et les Musulmans ne sont pas en train de vivre le troisième millénaire. Pour l'homme occidental, le soleil s'est levé aujourd'hui sur le 11 août 2011, pour toute l'humanité. Le fait que son calendrier « civil » soit fondé sur une date religieuse, celle de la naissance supposée du Christ, ne lui a jamais paru étrange. Est-il même conscient que les contrées de cultures non-chrétiennes ont accepté de le reprendre à leur compte, en parallèle à leur propre calendriers, que très récemment ?

L'Antiquité ne connaissait pas cette conception linéaire du temps. Au contraire, dans les cultures très anciennes, de la Mésopotamie, d'Extrême-Orient, ou encore la Grèce, le temps était considéré comme cyclique. Les racines véritables d'une notion linéaire du temps, avec un commencement qui tend vers un avenir et une fin provient d'un peuple mineur du Croissant fertile : Israël. Les textes religieux de ce peuple, la Torah, les Prophètes et les Autres Ecrits (baptisés par la suite « Ancien Testament par les chrétiens) nous offrent avec clarté les lignes de forces d'un développement complètement nouveau dans la façon d'envisager le temps.

Même si notre façon de comprendre le temps trouve ses racines dans la tradition théologique juive, il faut se garder de penser que l'ancien Israël envisageait le temps de la même manière que nous. L'idée d'un temps abstrait, vide, en soi, qui se remplirait ensuite d'événements, est complètement étrangère à l'Ancien Testament. Aucun terme hébreu ne recouvre le mot « temps » dans son sens linéaire. Pour Israël, il n'y a pas de temps en-dehors de l'événement et les « temps » sont une succession de moments. L'existence d'un « temps » est liée à l'événement qui le constitue et lui donne son contenu, sa teneur spécifique. Les « temps » et leur contenu obéissent à un *ordre* déterminé par Yahweh, le Dieu d'Israël, qui tient toutes choses dans sa main.

La conception occidentale moderne du temps est non seulement linéaire, mais elle est également *eschatologique*.¹ L'eschatologie chrétienne, avec l'idée d'une intervention de Dieu dans l'histoire pour mettre fin à l'ordre historique actuel et le faire passer, par une transfiguration comportant un jugement, sur un plan plus réel et plus dense appelé éternité, a été abandonnée depuis longtemps par la majorité des penseurs de l'Occident (et souvent par les Chrétiens eux-mêmes). Mais, imperceptiblement, l'idée qu'il y avait un avenir, une fin, un but et surtout quelque chose de meilleur vers lequel nous tendions, est restée *profondément ancrée* dans la conscience occidentale. Cet eschatologisme – dans sa version sécularisée, purement terrestre – est le fondement de la pensée marxiste : au travers d'une inévitable lutte sociale surgira l'avènement d'une société nouvelle, juste et égalitaire. Les campagnes politiques actuelles, dans le monde occidental, sont très souvent fondées sur des slogans qui utilisent des termes tels que « changeons » ou « avenir », « futur » ; l'adjectif « nouveau » est omniprésent : tout est tourné vers ce qui vient, vers une situation meilleure que chacun prétend pouvoir faire advenir. Mais l'idée d'un avenir véritable, radicalement nouveau, d'une transfiguration complète de la condition humaine, que présuppose l'eschatologie chrétienne, a été largement abandonnée.

La conception du temps de l'ancien Israël²

Pour l'ancien Israël, cette perspective eschatologique n'était pas encore présente.³ L'avenir était envisagé essentiellement comme une prolongation du présent, qui seul était réel. L'homme hébreu, lorsqu'il regarde en avant, voit le passé. Le passé est le fondement, ce que l'on connaît et donc ce que l'on peut voir : c'est pourquoi il est devant moi, car mes yeux voient ce qui est devant moi. Par contre, l'avenir m'échappe, il est mystérieux, indéterminé, et l'homme hébreu est conscient de ne pas le voir, c'est pourquoi il est derrière, dans mon dos, là où mes yeux ne peuvent pas voir.⁴

Après le récit du Déluge, au début du livre de la Genèse, Dieu décide d'établir un *ordre* de la Création qu'il promet de ne plus changer : « *Tant que la terre durera, semailles et moissons, froid et chaleur, été et hiver, jour et nuit, jamais ne cesseront.* »⁵ Ce texte fait référence à un ordre naturel *cyclique* : jours et nuits, succession des saisons qui forment des années, etc. Un rythme vital porte et détermine la vie sur terre et l'homme vit à l'intérieur de ce rythme.

Les religions cananéennes, auxquelles Israël était confronté, possédaient un calendrier de fêtes annuelles avec des célébrations liées aux rythmes des saisons. Le printemps, vécu comme une résurrection, jouait un rôle particulièrement important et était célébré par des cultes de fertilité. Les fêtes, dans cette perspective, constituaient les « temps pleins », une sorte d'intensification du temps et de récapitulation du temps, le moment événementiel par excellence.

Il faut bien comprendre que, dans le contexte mésopotamien, se sont les fêtes elles-mêmes qui possédaient un contenu absolu, et non le temps, pris de manière abstraite.

¹ *Eschatologie* vient de « eschaton » la fin, les choses dernières et de « logos », parole, discours.

L'eschatologie fait donc référence à la conception que l'on a des choses dernières, de la fin des temps. Le

² Pour toute cette section, cf. Gerhard von Rad, « Traditions prophétiques d'Israël », in : *Théologie de l'Ancien Testament, Tome II*, Labor et Fides, Genève, 1967, pp.86-110.

³ Du moins dans un premier temps. Une conception réellement eschatologique commence à ce faire sentir dans les textes les plus récents de l'Ancien Testament avec une netteté particulière dans le livre de Daniel.

⁴ Cf. Martin Rose, « Une lecture du point de vue du 'devenir' », in *Une herméneutique de l'Ancien Testament*, Labor et Fides, Genève, 2003, en particulier pp.74-98.

⁵ Genèse 8,22, cité selon la TOB, nouvelle édition revue, 1995, Alliance biblique universelle – Le Cerf, Paris.

Pour Israël, le Sabbat était un temps objectivement mis à part *par Dieu*, réellement sanctifié et non une simple convention humaine. Pour Israël, c'est Dieu lui-même qui avait institué les fêtes de l'année liturgique et elles étaient ontologiquement temps de joie ou de jeûne, de deuil, de libération, etc.

Dans ce contexte où le temps est vécu de manière cyclique et célébré par des fêtes annuelles qui se répètent, Israël créa quelque chose de radicalement nouveau en donnant au temps une signification profondément différente.

L'événement fondateur de l'identité du peuple israélite est la sortie de l'esclavage d'Égypte, célébrée comme la libération que Dieu lui-même a opérée pour son peuple. Cette libération, cet acte de Dieu, allait devenir le fondement même de l'identité d'Israël et serait célébrée, chaque année, à l'époque où elle a eu lieu, comme un passage de la mort à la vie, au printemps. C'est la Pâque.

La Pâque n'est plus la célébration d'un événement qui se produit à l'intérieur d'un cycle (la résurrection de la nature au printemps) mais celle d'un événement singulier, unique et surtout non réitérable. La conscience qu'un événement ne peut pas se répéter, est fondamentale dans l'idée d'une linéarité du temps. Un événement qui ne peut plus se reproduire devient alors « historique », il *appartient* au passé, un passé qui ne revient pas sans cesse dans une boucle cyclique.

Ces « faits » (qui composent l'histoire de la Pâque⁶) ont acquis aux yeux d'Israël une valeur absolue, parce qu'ils étaient des actes de Yahweh, de Dieu lui-même, seul capable de donner une valeur absolue aux choses. Les fêtes annuelles prennent alors un autre sens et une autre dimension. Elles ne sont pas simplement ancrées dans le cycle annuel naturel, mais célèbrent un événement « du passé ». Le cycle est brisé en tant que réalité absolue. Son contenu (les fêtes liturgiques qui vont le composer, comme la Pâque) trouve maintenant sa référence hors de lui-même, dans une histoire devenue linéaire. Pour la foi du peuple d'Israël, la fête n'était un simple mémorial de quelque chose de « passé » dans le sens où nous l'entendons ; dans le cas de la Pâque, les Israélites croyaient que Dieu libérait vraiment et « à nouveau » ceux qui célébraient la Pâque. Célébrer la Pâque, voulait dire « entrer » dans la Pâque, être présent à l'événement de la Pâque, y prendre part d'une façon mystérieuse, mais tout à fait réelle et non simplement symbolique. Le rite (les Israélites mangeaient la Pâque en habits de voyage, le bâton à la main, avec des pains sans levain, etc.) tirant sa force d'un événement passé, *rendait présent* cet événement, par la puissance de Dieu.

D'autres événements majeurs allaient progressivement s'ajouter et faire l'objet de fêtes spécifiques : une fête commémorant la libération du peuple d'Israël grâce à Esther sera instituée : les *Pourims*.⁷ Et plus tard encore la *fête de la Dédicace*, en mémoire de la purification du Temple par Judas Maccabée.⁸

C'est donc une suite d'événements, comprise comme une *série* avec son ordre et sa logique propre, célébrée dans tout un calendrier liturgique annuel, qui allait devenir le fondement de l'identité du peuple d'Israël. C'est la naissance de l'idée d'une *suite historique*. Cette idée, dont l'on ne doit pas sous-estimer l'originalité et la nouveauté, est née de la foi qu'avait Israël en un Dieu qui conduisait l'histoire selon un dessein et

⁶ Le récit de la Pâque se trouve dans le livre de l'Exode, chapitres 3 à 15.

⁷ Cf livre d'Esther, en particulier 9,20-32.

⁸ Cf. 1 Maccabée 4,36-59.

une finalité souveraine.⁹ « Israël a donc acquis la vision d'une suite historique linéaire, mais pas par un raisonnement philosophique [...] »¹⁰ L'idée que la conception du temps comme linéaire, avec un avant et un après, que nous avons nommée plus haut « la conception du temps de l'homme occidental contemporain », provienne tout naturellement d'un usage adulte de la raison commune à tous les hommes est fautive sur le plan de l'histoire des idées. Ce sont les traditions religieuses et théologiques du peuple d'Israël qui ont permis à l'idée de linéarité du temps de voir le jour, même si elle a ensuite subi des transformations importantes la rendant plus abstraite (temps absolu conçu hors de tout lien avec des événements) et donc apparemment plus « logique » ou « *self-evident* ».

A partir de cette idée de *série d'événements* l'on peut voir se développer un début d'historiographie, toujours célébrée sous forme liturgique, dans les textes de l'Ancien Testament. Nous citons ici le texte remarquable qui se trouve dans le livre du Deutéronome, dans un contexte liturgique :

« Mon père était un Araméen errant. Il est descendu en Egypte, où il a vécu en émigré avec le petit nombre de gens qui l'accompagnaient. Là, il était devenu une nation grande, puissante et nombreuse. Mais les Egyptiens *nous*¹¹ ont maltraités, ils nous ont mis dans la pauvreté, ils nous ont imposé une dure servitude. Alors nous avons crié vers le SEIGNEUR, le Dieu de nos pères, et le SEIGNEUR a entendu notre voix ; il a vu que nous étions opprimés. Le SEIGNEUR nous a fait sortir d'Egypte par sa main forte et son bras étendu, par une grande terreur, par de signes et des prodiges ; il nous a fait arriver en ce lieu, et il nous a donné ce pays, un pays ruisselant de lait et de miel. Et maintenant, voici que j'apporte les prémices des fruits du sol que tu m'as donné, SEIGNEUR. »¹²

A la fin du livre de Josué, ce dernier fait un discours au peuple, dans lequel il retrace également l'histoire d'Israël, avec les nouveaux éléments qui concernent la conquête du pays.¹³

Mais ce ne sont bien sûr que des ébauches « historiographiques ». L'œuvre historique qui a l'intention d'embrasser la période la plus vaste de l'Ancien Testament est celle du Chroniste,¹⁴ qui comprend les deux livres des Chroniques,¹⁵ couvrant une période très vaste : de la naissance d'Adam à la grande déportation de Babylone et l'initiation du retour d'exil avec l'arrivée de Cyrus (VI^{ème} siècle avant Jésus Christ).

Le Chroniste fait mention de sources écrites qu'il utilise, réarrange et synthétise, comme le font les historiens actuels. Il n'est pas possible de parler de méthodologie historique à proprement parler, mais l'on peut clairement déceler, dans les livres des Chroniques un effort de synthèse des événements passé avec l'intention de les mettre en relation les uns avec les autres dans une continuité.

⁹ Cf. von Rad, op. cit., p.94.

¹⁰ von Rad, op. cit. p.94.

¹¹ C'est moi qui mets en italique, pour souligner l'identification de celui qui fait cette « confession de foi » avec le destin de ses ancêtres et sa solidarité personnelle et collective avec les événements fondateurs dont il fait mémoire.

¹² Deutéronome 26, 5-10. Le texte entier, qui montre notamment le contexte liturgique de cette déclaration est plus étendu : Deutéronome 26,1-11.

¹³ Josué 24,1-14.

¹⁴ L'auteur (ou les auteurs) sont inconnus. Le nom « Chroniste » lui est donné conventionnellement.

¹⁵ De manière significative, selon l'ordre canonique de la tradition juive, c'est avec ces deux livres que se closent les Ecritures Saintes, sous la forme d'une récapitulation de tout leur contenu.